

alsaciens-lorrains, avec leurs compagnes et leurs enfants au visage satisfait.

« Chaque centre, doté d'une église et d'une mairie, d'un presbytère, d'une maison d'école, en un mot de toutes les installations nécessaires à une société constituée, rappelle, par l'ordre, la propreté, le travail et l'affabilité de ses habitants, les villages les plus favorisés de la mère-patrie.

« En raison du fait pacifique de la conquête du Dahra par la colonisation, le peuplement colonial est en train de s'étendre des rives du Chélif aux riches vallées de Mazonna.

« La publication faite par les soins de l'administration, des allocations de terres consenties pendant l'exercice 1874, permettra d'apprécier bientôt le mouvement de l'immigration au cours de l'année qui vient de finir. Dans la partie déjà publiée, on remarque un fait touchant, qui indique de la part de l'administration supérieure une sollicitude bien entendue pour les nouveaux colons.

« Dans le peuplement du village de Bouhira (arrondissement de Sétif, département de Constantine), dont les lots ont été pour la plupart concédés à des immigrants de la métropole, figure, pour une allocation de 14 hectares, la demoiselle Louise Eugénie Kuorn, avec cette mention : *la première née du village de Bouhira.* »

GAZETTE AGRICOLE

HYGIÈNE DES CAMPAGNES

Il serait à désirer que dans les campagnes ainsi que dans les villes la gymnastique fit partie de l'éducation des enfants. Leur intelligence y gagnerait en vivacité.

Pour ce qui est des hommes faits, les travaux des champs leur donnent, dit-on, assez d'occasions de s'exercer physiquement, et il n'est pas nécessaire de demander plus. Ce qui leur manque, ce n'est pas la force, c'est la souplesse qui souvent double la force, et à ce point de vue, les exercices du gymnase leur rendraient encore des services appréciables.

L'essentiel n'est point de porter 20 kilogrammes à bras tendus, de manier une pièce de vin comme un baril, et de soutenir sur son dos une charge de mulet. Ceci prouve la force et non l'agilité. Or, on peut être à la fois très-fort et très-lourd dans ses mouvements. J'aime mieux un homme moins fort et très-agile, car celui-ci, à temps égal, expédie plus de besogne, se fatigue moins et se dérobe mieux que l'autre aux accidents.

Nos enfants n'ont pour s'exercer les jambes et les bras que le jeu de barres et le jeu de balle; c'est insuffisant.

Les hommes n'ont rien de ce qu'il faudrait avoir pour développer l'agilité.

Chacun s'accorde à vanter la robusticité des gens de la campagne. On leur trouve une force de résistance exceptionnelle; ils bravent les rigueurs de la saison; ils ne sont pas difficiles sur les vivres; ils dorment sur la dure comme en un lit; ils ne se laissent pas abattre aisément par les longues marches; en un mot, ils endurent sans trop crier les fortes misères du corps. On pourrait croire, d'après cela, qu'il suffit de naître à la campagne pour apporter avec soi la force et la santé. La vérité pourtant, c'est que les enfants chétifs ne sont pas rares et qu'il en meurt beaucoup plus qu'on ne pense.

Et comment en serait-il autrement? avant qu'ils soient nés, leurs mères se soignent mal, se nourrissent mal et travaillent souvent, par nécessité, plus qu'il ne faudrait dans leur état.

La peur bouleverse le moral des individus, trouble la santé et détermine parfois des maladies graves. On a vu des personnes devenir épileptiques ou folles à la suite d'une grande frayeur; on en a vu d'autres mourir instantanément.

La peur, dit-on, est une maladie dont on ne guérit pas. Ceci n'est pas absolument vrai, mais la question n'est pas là; l'important, c'est d'empêcher cette maladie de venir ou d'empirer.

Il y a des êtres naturellement peureux, aussi bien chez les gens que chez les bêtes. Tout ce qu'on peut faire avec eux, c'est de les aguerir, ou tout au moins de ne pas les rendre plus peureux qu'ils ne le sont. Il y en a d'autres qui peut-être n'auraient eu peur de rien et que l'on amène à avoir peur de tout.

À peine les enfants marchent-ils seuls et nous donnent des inquiétudes, que nous songeons à leur inspirer ce qu'on appelle des craintes salutaires. S'ils vont du côté du puits, nous leur disons que la M. Lucine va les

saisir; s'ils dépassent le seuil de la porte, nous leur parlons d'un homme terrible qui va les prendre et les mettre dans sa poche; s'ils s'obstinent à ne point dormir, nous leur disons qu'une grand-mère va passer et leur jeter du sable dans les yeux; s'ils crient trop fort, nous leur annonçons l'arrivée de Croquemitaine. Or ce sont là autant de petits moyens qui frappent leur imagination et ne leur font pas de bien.

Un peu plus tard, dès que la nuit tombe et que les enfants veulent sortir dans la rue, nous leur faisons peur du loup et des voleurs. Ajoutez à cela que nous les entretenons de Barbe-Bleue, de l'Ogre aux bottes de sept lieues, du petit Chaperon rouge, et que ces contes ne sont pas faits pour les enhardir.

Plus tard encore, pendant les veillées, nous avons les histoires sombres des brigands dans les bois, des chauffeurs, des faux-follets de cimetières ou de marais que nous appelons des âmes échappées du purgatoire, des sorciers qui passent pour jeter des maléfices.

Tout cela n'est bon qu'à troubler l'esprit et à faire des poltrons. Il vaudrait mieux former des hommes, raconter des actes de courage, montrer que les faux-follets sont tout bonnement des bulles de gaz qui prennent feu au contact de l'air, sans faire courir plus de danger que les vers luisants, et que les sorciers enfin n'ont jamais ensorcelé personne.

Si quand votre cheval a peur d'une ombre, d'un caillon, d'une locomotive, vous tournez bride et le laissez se sauver, ce serait à recommencer tous les jours.

Que faites-vous? vous l'obligez à regarder en face le péril imaginaire, et il s'y habitue.

C'est ainsi que l'on doit s'y prendre avec les enfants qui s'effrayent sans raison.

C'est bien assez des dangers réels que nous courons, et pas besoin de nous en créer d'imaginaires.

VIEUX ALMANACHS

Les soirées sont longues maintenant, et les vieux parents qui sont restés seuls à Valfeuil trouvant leur foyer solitaire; et puis, quand les années sont déjà lourdes et nombreuses, la fin de celle qui s'en va fait monter au cœur de graves et tristes pensées. La grand-mère est assise devant le petit bureau à ventre rebondi qu'elle a toujours connu au coin du feu, derrière le grand paravent à dessins chinois; son vieux mari lit le journal entre deux sommes, le terrier à longs poils est étendu les pattes raidies devant la flamme qui, en sautant et crépissant, le force à fermer les yeux; une petite toux sèche, et qui fait trembler les lunettes sur le nez du vieux marquis, trouble seul le silence discret de la pièce close; les tiroirs du bureau sont tout grand ouverts; il s'en exhale une bonne odeur de peau d'Espagne mêlée à la violette; les lettres s'entassent en paquets noués, serrés par une main jalouse. Pour beaucoup, le papier est jauni et l'encre blanchie; plus d'une fleur flétrie est pressée entre leurs pages; la grand-mère les tient en main, les regarde, les baise; puis son regard va chercher celui qui est son compagnon de route depuis si longtemps. Tous les souvenirs d'une vie de femme sont là, pressés les uns contre les autres, cachant leurs doux mystères à tout œil profane. À peine si celle à qui ils appartiennent ose remuer ces pages d'heur et de malheur: portraits d'êtres chéris, petits souliers d'enfants, rubans dépareillés; et enfin, tout au fond, sous un grand blanc, qui est celui du jour des noces, les vieux almanachs!

Il y en a tant! elle hésite à les compter et à se dire que sa course est déjà si avancée. Toute une vie est là racontée et cachée sous ces lignes serrées qui étalent innocemment leur longue liste des bien-heureuses. Toute sa jeunesse, toute son existence de femme, toutes ses joies, toutes ses angoisses, tout cela est évanoui; il ne reste plus rien que le souvenir! C'est ce qu'elle vient chercher; elle veut passer encore une fois par les mêmes sentiers qui ont été parcourus et qui ont semblé si courts. Tel millésime qui paraît déjà si vieux et dont la date ferait peut-être sourire, amène sur ses joues ridées une rouleur de joie: elle est jeune fille, elle est

fiancée à nouveau! Elle le retrouve ce pauvre petit almanach qu'elle a porté si longtemps en poche, barrant les jours écoulés qui l'approchaient du grand jour. Pour celui-là, une croix au crayon rouge, un peu effacée maintenant, mais bien visible encore, même pour des yeux fatigués. Ils reviennent, ces chers souvenirs, ils bouillonnent dans le cœur de la femme, et soixante hivers traversés ne l'empêchent pas de battre bien fort.

Il y a donc quarante-deux ans! Elle ferme les yeux pour se revoir jeune, fraîche et émue; elle les ouvre pour chercher avec le même amour le mari tout blanchi, qu'elle aime mieux même que le jeune homme d'alors. Elle hésite une seconde, puis, quittant sa place, gracieuse et charmante toujours, elle s'approche du marquis et le baise au front. Il lève la tête, point surpris, prend sa main entre les siennes et l'interroge des yeux. Il sait qu'elle vient partager avec lui, soit une joie, soit une peine; et il est tout prêt, timide encore, car cette fleur de la jeunesse pudique ne se fane jamais dans certaines âmes. Elle lui montre ce qu'elle tient en main; il regarde la date: il a compris aussi, et la même émotion serre leur gorge; ensemble leurs yeux parcoururent cette liste de jours heureux égrenés pour ne plus revenir; les doigts amaigris de la marquise suivent le cours des mois.

Voici là le mercredi 29 juin, ils ne l'ont pas oublié: c'est le jour où ils ont pris possession de leur maison à eux; la date en est soulignée, et il suffit de revoir ce faible trait pour évoquer tout aussitôt les émotions de ce jour béni. Ils parcourent cette première année, et en cet instant ils ne peuvent mesurer la distance qui les en sépare. Pauvre almanach qui leur en dit tant, et qui signifiera si peu pour ceux qui viendront après eux; mais eux le garderont tant qu'ils seront là. Voici celui de la seconde année; tout au premier mois, une date se détache au-dessus d'une ligne rouge. Les vieux époux se regardent; tous deux se découvrent une larme prête à tomber: « Il était si beau! » — Ah! t'en souviens-tu? c'est le premier né qui n'a pas vécu. — J'étais si heureuse! — Et moi si fier. — Pourquoi Dieu ne nous l'a-t-il laissé! — Ma femme, nous en avons d'autres. — Oui; mais celui-là..... Il y a un silence. Le vieil almanach tremble dans la main de celle qui le tient; elle le pose un moment, et tirant une chaîne cachée sous son corsage, elle ouvre un médaillon d'or et regarde une mèche de duvet blond. Combien de fois la glace qui le couvre n'a-t-elle pas été ternie par une larme! Il te ressemblait tant!... Ah! mon petit enfant! et elle cherche la triste date de la mort, si voisine de celle de la naissance. Il n'a vécu que trois fois trente jours. Trois courtes colonnes marquent sa trace en ce monde, et quarante ans après il est pleuré encore.

Qu'il faut donc peu de temps pour repasser une année entière! qu'elle semble courte quand, revue d'un seul bloc, l'œil et le cœur la parcourent et l'éprouvent en quelques minutes; l'un après l'autre les jours de deuil leur repassent devant les yeux. Puis, voici marquée la première étape d'une nouvelle espérance. Aujourd'hui, comme alors, le sourire revient sur le visage attristé de la mère; impatiente, comme elle l'était jadis, elle veut arriver au jour joyeux qui lui redonna un enfant. — Cher trésor! — Sais-tu, ma femme, qu'il devient un pauvre chauve? Et ils rient, et ils soupirent. C'est beau de voir un homme qu'on a mis au monde; mais il ne faut point oublier le bambin qui sautait sur les genoux. Ah! vieil almanach, tu le leur rends tout rose, tout gai, tout gaillard, essayant ses premiers pas, les appelant, bégayant leurs noms; ils le voient, ils oublient leur fils d'aujourd'hui pour ne son-

ger qu'à celui d'autrefois. Et puis le jour de sa première dent!

—C'était un dimanche, je revenais de la messe quand je l'ai vue. Etions-nous contents? Il me semble que c'était hier.

Encore une année; ils en lisent la date, et un même sourire éclaire leurs visages.

—Comment, c'était cette année-là! dit la mère.

—Mais oui; et regarde comme tu la traitais.

—Ah! c'est que j'étais jalouse. Et elle rit en retrouvant les traces de coups de canif vengeur qui traversent le nom de Marguerite.

—Tu la détestais bien cette pauvre femme.

—Ah! que j'étais jeune; mais c'est triste d'être jalouse.

—Jette cet almanach.

—Oui, car il me rappelle des larmes.

Et la flamme, en une seconde, en a dévoré la trace.

Et le marquis lui dit ce qu'il lui disait alors.

—Méchante!

Et leurs mains se serrent pour se dire leur confiance. Et l'un après l'autre ils revoient les berceaux et les petits qui grandissent. C'est de leurs joies qu'ils se souviennent maintenant. Puis, pour les vieux époux, reviennent les tristesses; ils revoient leurs parents à eux; ils se taisent quand repassent devant leurs yeux ces poignantes dates des séparations éternelles. Non, ils ne sont point oubliés dans leur tombe, les morts d'il y a longtemps; le vieil almanach réchauffe leur mémoire et fait ressentir encore une fois l'angoisse de l'heure douloureuse.

—Nos enfants nous pleureront comme nous les pleurons.

—Et nous les reverrons tous, répond la grand-mère.

Voilà les enfants déjà grands, du moins les aînés; une main émue a tracé, en regard d'un jour qui n'est pas oublié, « départ des enfants. » Voilà tout! mais que cela dit de choses; le jour où ils ont quitté la maison paternelle, le jour où la mère a été forcée de s'avouer qu'ils ne lui appartenaient plus complètement, que d'espérances, que de craintes, que de regrets! C'est donc fini cette union parfaite entre l'enfant et celle qui lui a donné la vie; d'autres vont le diriger, le guider. Rude année, apprentissage qui ne se fait pas sans larmes et dont les mères ne perdent guère le souvenir; elles volent, ces années de l'enfance; ils croissent ces adolescents, ils deviennent des hommes. « Ma jeunesse est donc finie, se dit la mère en les voyant. » Puis elle sent la leur enflammer son cœur. Les almanachs de ces années-là cachent le souvenir de plus d'une tristesse: il y a des adieux, il y a la trace de l'angoisse des parents, près du lit de douleurs de leur enfant; et puis aussi ils revoient les retours, les convalescences, les espoirs joyeux. Tout cela est donc évanoui, et ces jours si remplis, ces nuits sans sommeil sont donc passés et disparus en fumée. Et la première campagne du fils aîné, cet almanach là est marqué presque jour par jour, lettres reçues, lettres écrites, jours de combat, blessure, guérison et enfin retour. « Quelle année! » et en même temps les parents pensent à celle bien plus proche qui leur a causé tant de larmes, elle aussi.

Vieil almanach, que tu leur racontes de choses, et non-seulement ces dates qu'ils ne peuvent oublier, mais le souvenir d'une heure de joie, d'une heure de repentir, d'une heure de tentation! Comme tout repasse dans leur esprit! comme les voix qui sont muettes se font entendre distinctement à leur oreille! comme, sans le dire, ils se rappellent tous deux au même instant de tout ce qui a fait leur vie! comme ils sentent que leur choix a été bon, et